

La « Squad » contre l'*establishment* du Parti démocrate

Roger Rashi

Number 812, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rashi, R. (2021). La « Squad » contre l'*establishment* du Parti démocrate. *Relations*, (812), 37–39.



LA « SQUAD » CONTRE L'ESTABLISHMENT DU PARTI DÉMOCRATE

Aux États-Unis, la nouvelle administration Biden devra continuer de composer avec l'aile de gauche radicale du Parti démocrate. Incarnée par des voix puissantes issues des mouvements sociaux, celle-ci remet un certain socialisme à l'ordre du jour, un fait inédit dans ce pays depuis au moins 50 ans.

Roger Rashi

L'auteur est membre du comité de rédaction des *Nouveaux Cahiers du socialisme*

Le consensus qui semble régner au sein du Parti démocrate à la suite de l'attaque meurtrière d'extrémistes de droite sur le Capitole, le 6 janvier dernier ainsi que les mesures rapidement mises en place par le président Biden pour démanteler l'héritage toxique de la présidence de Donald Trump, ne doivent pas nous leurrer : malgré les apparences, un profond différend existe entre la haute gomme du parti et son aile gauche radicale.

À peine deux jours après les élections du 3 novembre dernier aux États-Unis, l'*establishment* du Parti démocrate, échaudé par sa victoire au goût amer sur les républicains de Donald Trump – rappelons qu'à ce moment le comptage des votes donnait une victoire très serrée aux démocrates –, s'en prend ouvertement à la gauche du parti. La représentante modérée d'un district de Virginie, Abigail Spanberger, accuse l'aile gauche du parti d'avoir défendu des idées « socialistes » – dont le démantèlement de la police, revendication-phare du mouvement Black Lives Matter (« Les vies noires comptent »). Elle estime que c'est ce qui a permis aux républicains de taper sur leurs deux clous favoris : la menace socialiste et la défense de « la loi et l'ordre ». Si les démocrates ont perdu une dizaine de sièges et vu leur majorité fondre de moitié à la Chambre des représentants, c'est donc la faute de la gauche, à ses yeux. Très vite, des poids lourds du parti lui emboîtèrent le pas, dont Hakeem Jeffries, président du caucus démocrate à la Chambre des représentants, et Jim Clyburn, puissant politicien afro-américain de la Caroline du Sud.

Qui sont les principales cibles de ces attaques ? Quatre jeunes femmes racisées, réélues facilement à la Chambre des représentants, qui ne cessent de critiquer le racisme policier et de défendre Black Lives Matter, de prôner l'assurance-maladie universelle et le Green New Deal, le tout en fustigeant la classe des élites milliardaires et l'hypercapitalisme néolibéral. C'est la fameuse « Squad », l'escouade composée d'Alexandria Ocasio-Cortez (connue sous ses initiales AOC), représentante du 14^e district de New York, de Rashida Tlaïb, du 13^e district du Michigan, d'Ilhan Omar, de Minneapolis, et d'Ayanna Pressley, du 7^e district du Massachusetts.

L'escouade contre-attaque

Loin de se laisser intimider par ce barrage d'accusations, Alexandria Ocasio-Cortez, jeune femme de 31 ans largement considérée comme l'héritière de Bernie Sanders, répond par le biais d'une entrevue-choc publiée à la une du prestigieux *New York Times*¹. Elle y affirme que « Dans les districts pivots (*swing districts*), les candidats qui ont défendu l'assurance-maladie universelle ont gardé leur siège. [...] Les candidats de ces cinq districts pivots où j'ai fait campagne ont remporté la victoire ». Puis, elle porte l'estocade : « Mes collègues doivent comprendre que nous ne sommes pas l'ennemi... Que le mouvement Black Lives Matter n'est pas l'ennemi, que l'assurance médicale universelle n'est pas l'ennemi. S'ils continuent de s'en prendre aux mauvaises choses, ils ne feront que mettre en place les conditions de leur propre obsolescence. »

Qui aurait prédit, il y a dix ans de cela, que l'on entendrait un candidat à la présidence (Bernie Sanders) et une jeune élue au congrès (AOC) faire une profession de foi au « socialisme démocratique » ?

Au grand désarroi de l'*establishment* démocrate, la Squad a doublé de taille, comptant désormais quatre nouveaux élus à la Chambre des représentants : Jamaal Bowman, un directeur d'école afro-américain de New York, Cori Bush, l'une des porte-parole de Black Lives Matter à Saint-Louis, Mondaire Jones, candidat afro-américain ouvertement gay de New York, et Marie Newman, militante blanche pour le Green New Deal venant de Chicago. C'est une équipe diversifiée et multi-ethnique.

Quelles perspectives pour la Squad ?

Reste que huit représentants, dans un caucus démocrate qui compte 222 députés, c'est peu. De plus, le Sénat, bien que contrôlé par les démocrates, reste globalement modéré avec une forte minorité de blocage républicaine. Quant à la nouvelle administration, le président Joe Biden l'a truffée d'anciens de l'époque d'Obama bien vus des élites traditionnelles. Si ses premiers pas, dans la foulée de la révulsion qu'inspire Trump et ses accointances d'ultra-droite, sont positifs, cela ne peut durer longtemps, car



Les quatre représentantes démocrates formant la « Squad » initiale. De gauche à droite : Rashida Tlaib, Ilhan Omar, Alexandria Ocasio-Cortez et Ayanna Pressley. Photo : PC/Jim Lo Scalzo

Biden est déterminé à établir des convergences avec les républicains dans une perspective de « réconciliation » nationale.

Composée des porte-voix des puissants mouvements sociaux et politiques qui agitent les États-Unis depuis l'avènement de Trump en 2016, la Squad devra continuer de les appuyer dans ce contexte. Pensons d'abord au mouvement des femmes contre la misogynie affichée par Trump et ses appuis d'extrême droite ; ou encore aux mouvements antiracistes qui ont atteint leur paroxysme avec les manifestations de Black Lives Matter ayant mobilisé plus de 15 millions de personnes l'été dernier. La Squad se fait aussi l'écho des grèves du personnel enseignant qui s'étendent partout. Quant au mouvement écologique, il n'est pas en reste avec ses luttes tenaces contre l'avalanche de dérèglementations émanant de l'administration Trump. Pour le moment, cette symbiose établie avec ces mouvements de masse ainsi que la fermeté affichée par la Squad contre les menées de l'extrême droite et des suprémacistes blancs lui offrent une certaine protection face à l'hostilité de l'*establishment* du parti, mais pour combien de temps ?

Pour bien mesurer l'influence de l'escouade, il faut aussi tenir compte des deux campagnes de Bernie Sanders qui ont mobilisé des millions de jeunes des classes populaires et moyennes en 2016 et en 2020. Ces campagnes ont connu une forte résonance dans les communautés hispaniques, un électorat en forte croissance et capable de faire pencher la balance dans plusieurs districts électoraux. Au sein du Parti démocrate, au moins deux réseaux de jeunes militants dynamiques appuient la Squad et les candida-

tures de gauche : Justice Democrats et le Sunrise Movement (réseau pour la justice climatique). Au Congrès, un « Labour caucus » nouvellement formé, regroupant une cinquantaine de représentants démocrates, se dit ouvert à collaborer avec l'escouade. Le tout dans un contexte de crise politique exacerbée, car la double stratégie trumpiste – nier la crise sanitaire et crier à la fraude électorale – a créé une situation tendue et volatile dans tout le pays.

La « *dirty break strategy* »

Les accusations de « socialisme » dont se délectent les républicains et l'*establishment* démocrate ne sont pas totalement farfelues. La moitié de l'escouade affiche ouvertement son appartenance aux Democratic Socialists of America (DSA), une organisation qui connaît une croissance fulgurante. Elle revendique aujourd'hui 85 000 membres dans toutes les régions du pays, comparativement à 5 000 en 2015. Elle compte quatre membres au Congrès : Alexandria Ocasio-Cortez, Rashida Tlaib et les nouveaux venus de 2020, Jamaal Bowman et Cori Bush. À ces têtes d'affiche nationales s'ajoutent 32 personnes élues ayant remporté des postes régionaux, locaux ou dans les États, venant prêter main-forte à la douzaine de personnes déjà en poste à l'échelon municipal. Un fait saillant : six membres de la DSA siègent au conseil municipal de Chicago et pas moins de six ont été élus à l'Assemblée et au Sénat de l'État de New York. Autre atout de taille : la revue socialiste la plus populaire aux États-Unis et probablement dans le monde anglo-saxon, *Jacobin*, affiche son appui à la DSA.

Comment expliquer cet élan pour le socialisme, inédit aux États-Unis depuis au moins un demi-siècle, sinon plus ?



Certes, l'ébullition sociale des dernières années, fouettée par la résistance au trumpisme, est au fondement de ce renouveau. Toutefois, on ne peut écarter le mûrissement tactique de ce nouveau mouvement socialiste qui, apparemment, produit des résultats.

En 2015, la DSA n'était qu'une petite organisation qui vivait en marge du Parti démocrate. Survient alors la première campagne à la présidence de Bernie Sanders. Devant l'engouement généré par cet homme politique exceptionnel – qui n'hésite pas à se définir comme socialiste démocratique et à appeler à la mobilisation contre la classe des milliardaires –, la DSA s'engage à fond dans sa campagne et se redéfinit comme une organisation socialiste indépendante qui présente ses propres candidats à des postes électifs (quitte à les présenter sous l'étiquette démocrate quand la situation l'exige). Le parallèle avec Sanders saute aux yeux: il ne s'est jamais joint au Parti démocrate mais s'est présenté sous l'étiquette démocrate aux primaires, qu'il a souvent gagnées dans plusieurs États, damant le pion à la haute gomme du parti. À la différence de Sanders, les militants de DSA optent pour cette tactique de façon collective, en appartenant à une organisation socialiste qui affirme son indépendance et ne ménage pas ses critiques envers la direction du parti.

Avec le sens de la formule qui la caractérise, cette nouvelle gauche américaine nomme cette tactique la «*dirty break strategy*», la stratégie de rupture «sale» avec le Parti démocrate. Par «sale», la DSA entend que la rupture sera étirée dans le temps et ne se fera qu'au moment où les socialistes auront acquis les bases et les forces nécessaires pour mettre sur pied un parti socialiste «de masse». S'il est vrai que cette tactique semble très payante pour le moment, rien ne garantit toutefois qu'elle puisse perdurer. De fait, la direction démocrate voit très bien venir le danger. Le débat fait aussi rage du côté des membres de la DSA²: la gauche du Parti aura-t-elle le loisir de choisir le moment de la rupture? D'ici au «*dirty break*», que faire pour que les nouveaux élus socialistes ne se fassent pas étouffer par la machine démocrate? D'un côté comme de l'autre, l'affaire est loin d'être jouée.

La DSA doit toutefois expliciter ses références au «socialisme» et clarifier sa tactique face au Parti démocrate.

De quel socialisme s'agit-il ?

Comme on l'observe jusque dans les médias américains les plus prestigieux, l'attrait du socialisme auprès des jeunes générations est en croissance exponentielle. La revue à grand tirage *Newsweek* y allait même d'une manchette sensationnaliste en 2019: «La popularité du socialisme atteint un sommet aux É.-U., avec 43% des Américains qui disent maintenant qu'il serait bon pour le pays³.» Dans un pays où un anti-communisme virulent est de rigueur depuis trois-quarts de siècle, c'est un véritable séisme idéologique et culturel. Qui aurait prédit, il y a dix ans de cela, que l'on entendrait un candidat à la présidence (Bernie Sanders) et une jeune élue au congrès (AOC) faire une profession de foi

au «socialisme démocratique» aux grandes heures d'écoute sur les principales chaînes de télévision?

Cet acquis historique n'est pas exempt d'ambiguïté. Tant Sanders qu'AOC n'hésitent pas à étayer leur appel au socialisme de références positives au New Deal de Roosevelt ou à la social-démocratie européenne, occultant les limites patentées de ces expériences historiques. En effet, ni l'une, ni l'autre n'ont abouti à un dépassement du système économique et politique actuel. De surcroît, les partis sociaux-démocrates européens sont aujourd'hui largement discrédités en raison de leur défense des politiques d'austérité néolibérales et confrontés à un déclin qui semble inexorable.

La DSA reproduit cette ambiguïté. Si, d'un côté, elle n'hésite pas à proposer une démocratisation de l'économie et de la société pour que «les travailleurs et consommateurs en deviennent les propriétaires», elle s'entête, de l'autre, à défendre les «acquis historiques» de la social-démocratie européenne. Il faut se référer au texte «Les principes du Green New Deal», écrit par son courant écosocialiste, pour trouver une définition du socialisme comme transformation révolutionnaire du mode de production et de la société. On y stipule que «créer une société pleinement écologique exigera une transformation révolutionnaire pour remplacer l'ordre social capitaliste basé sur l'exploitation et l'oppression par une nouvelle société basée sur la coopération, l'équité et la justice [...]. Un Green New Deal (radical) peut entamer la transition du capitalisme exploiteur vers un socialisme écologique démocratique⁴».

Comment comprendre cette «naïveté» envers la social-démocratie? Dans *The Socialist Challenge Today* (Haymarket Books, 2020), les politologues canadiens Leo Panitch et Sam Ginden expliquent qu'en essayant de s'éloigner de l'échec historique du communisme au XX^e siècle, cette nouvelle génération de militantes et de militants socialistes américains cherche à donner simultanément des gages de démocratie et de réalisme. La référence à la social-démocratie européenne permettrait de pointer vers des réalisations concrètes, tout en rappelant l'importance de créer un parti ouvrier de masse comme condition *sine qua non* au progrès social.

Si ces carences idéologiques, produits de la jeunesse et de l'inexpérience du mouvement, ont jusqu'à maintenant permis de coaliser ses forces vives, la DSA doit toutefois expliciter ses références au «socialisme» et clarifier sa tactique face au Parti démocrate tout en poursuivant la construction de ses assises organisationnelles et en restant partie prenante des mouvements sociaux. C'est un défi immense que ces militantes et militants valeureux de la Squad et de la DSA tenteront de relever. 📌

1. Astead W. Herndon, «Alexandria Ocasio-Cortez on Biden's win, house Losses and what's next for the left», *The New York Times*, 7 novembre 2020.

2. Voir Donald Cuccioletta et Roger Rashi, «La gauche socialiste américaine à l'ère de Trump», *Nouveaux Cahiers du socialisme*, n° 24, septembre-octobre 2020.

3. Ewan Palmer, «Popularity of socialism spiking in U.S., with 43 percent now saying it would be good for the country», *Newsweek*, 21 mai 2019.

4. Déclaration de DSA Ecosocialists, *DSA's green new deal principles*, 28 février 2019 [en ligne].